

Episode 8 :

## Retour en terrain connu

22 Février au 20 mars 2019 (by Pierre)

Enfants du  
Mékong

On n'imaginait pas un tel retour en Thaïlande. Non pas que le passage frontière ou la route pour Udon Thani, la première ville à une cinquantaine de kilomètres au Sud, soit compliqués, au contraire. Les formalités glissent avec une facilité déconcertante, la route au revêtement impeccable sur laquelle nous retrouvons la circulation à gauche, les pistes cyclables qui nous épatent toujours, et les grands axes aux airs d'autoroute, nous laissent filer à toute vitesse...

Mais l'arrivée chez Yves, le Warmshower qui nous accueille ce soir nous plonge dans l'univers surprenant de ces hommes qui viennent s'installer en Thaïlande à une soixantaine d'années, en quête d'une vie facile et de conquêtes sexuelles qui nous mettent un peu mal à l'aise. En l'occurrence, Yves a vite abandonné l'idée initiale de trouver une femme ici, au vu des expériences ratées de ses copains qui ont appris à leurs dépens que l'attrance pour le blanc riche pouvait se terminer par des séparations qui coûtent une voiture, une maison ou beaucoup d'argent... Alors il vit désormais ici dans un certain ennui, dans un petit logement animé essentiellement par les nombreux cyclovoyageurs qu'il héberge, et par ses retrouvailles quasi-quotidiennes avec son groupe de 4-5 copains. Les copains en question ont chacun 70 ans, sont attirés par les petites jeunes thaïs qui les aguichent devant les restos, truandent un peu le système français pour une vie facile au soleil, et se retrouvent tous les soirs pour manger au marché de nuit, faute d'avoir une cuisine chez eux – « Ben oui, seul, ça coûte plus cher que de manger à l'extérieur ». Mais passé les premiers a priori et les jugements hâtifs, on découvre chacun un peu plus dans son histoire, l'alsacien qui bossait en usine de chocolat et qui a décidé de ne pas revenir de ses vacances en Thaïlande où il allait voir des éléphants, le sudiste rude et tout ridé qui a enchaîné les histoires d'amour pour finir, totalement désillusionné, par élever seul un fils avec qui il a 65 ans d'écart, et Yves, le Belge doux et un peu perdu qui s'intéresse à la rééducation naturelle des yeux pour abandonner ses lunettes, au travail de la respiration pour améliorer les capacités de son corps, et à mille autres sujets par des vidéos qui lui permettent de tromper l'ennui.

Et en ce moment, il s'est trouvé pour cela la personne qui lui fallait : Clément, un cyclo français de notre âge, sur la route depuis quatre ans et demi, est installé chez lui depuis une semaine et on s'amuse de voir entre eux une complicité pleine d'humour et des chamailleries de vieux couple. Passionné par tous ces sujets naturels, il tente avec Yves des expériences de bains glacés (si, si, une vraie baignoire remplie de glaçons, on a testé et on recommande !) après une heure dans le sauna à ultra-rouge de notre hôte, de multiples exercices sur la respiration, lui apprend à peler un oignon (à 70 ans, c'est l'occasion !) et l'initie au « crudivorisme » en lui faisant manger toutes sortes de fruits et de légumes tels quels avec la peau (notamment la banane) ou en lui concoctant des jus avec tout ce qu'il trouve, de la tomate au coriandre, en passant par cumin, céleri, gingembre, patates douces crues, ou ananas entier – avec la peau... dans le même jus à l'extracteur ! Une ambiance un peu farfelue mais super enrichissante sur un point de vue santé/naturopathie et surtout des fous rires à n'en plus finir entre Clément passionné dans son rôle de coach, et Yves ébahi et pourtant plein de bonnes volontés, prêt à s'ouvrir à mille choses en partant de très loin quand on voit qu'il n'a même pas un évier (inutile puisqu'il ne cuisine pas), n'a, selon ses dires plus que vérifiables, « jamais fait cuire une omelette », et ne connaît pas la moitié des noms des légumes (en français) quand Clément l'emmène au marché... Largement de quoi perdre ses moyens quand on lui demande de préparer une sauce salade !



Pour nous, c'est passionnant de découvrir l'expérience de Clément après 60 000 km à travers l'Eurasie et l'Océanie, et son mode de vie totalement nomade. Sa manière de vivre, entre glanage presque militant dans les poubelles des grands magasins des pays riches, et recherche de proximité avec la nature, nous interpelle et nous lance dans des discussions interminables... ou presque : Celles-ci sont finalement interrompues par les maux de ventre et de tête qui commencent à importuner Lucie, et, après une nuit agitée et morcelée d'allers-retours aux toilettes, nous restons finalement deux jours de plus, un peu assommés, à digérer la première tourista du voyage : il fallait bien que ça arrive ! Mais non, on vous assure, ce n'est pas dû au bain de glace, c'est arrivé avant... à la limite, peut-être au fruits crus non épluchés et potentiellement mal lavés... mais bon, on était prévenus : d'après ses copains, tous les cyclos qui passent chez Yves y restent au moins trois fois plus longtemps que prévu. Clément, lui, devait repartir il y a 15 jours...

Sauf que, pour cette fois, nous avons un impératif : des amis arrivent de France dans une semaine, et nous devons, d'ici-là, parcourir 400 km à vélo, trouver un endroit où le laisser au repos dans la prochaine grande ville, et faire une journée de bus pour atteindre Chiang-Mai où nous avons rendez-vous. Alors quand nous reprenons la route avec difficulté entre Lucie pas encore au top, et la galère pour trouver deux-trois bricoles nécessaires à soigner d'autres petits enquinements de santé, la pression commence à monter. Seulement 50 km aujourd'hui, on a consommé toute notre marge de manœuvre. Il faudra assurer sans faute les 70 km quotidiens dans les 5 jours qui viennent. Rien d'insurmontable malgré les 3000 m de dénivelé, mais ça ne laisse pas beaucoup de place pour un nouveau mal de ventre ou une panne...



La route des jours suivants n'a rien de très intéressant. Grosse chaussée parfaitement goudronnée mais très fréquentée qui file entre des zones industrielles et quelques champs de cannes à sucre qui apparaissent par intermittences entre les maisons, centres commerciaux – qu'on n'a pas vus aussi nombreux depuis bien longtemps – et autres entrepôts. Les cannes à sucre, on les voit surtout sur les nombreux camions qui nous dépassent en nous éclaboussant parfois quand une averse a mouillé la route, et qui font la queue sur 3 km devant les usines, avant de repartir en laissant une épaisse couche de boue qui vient souiller notre vélo fraîchement lavé. Nous ne nous arrêtons qu'une à deux fois par jour, le temps de laisser passer une courte averse et d'avaler un rapide « pad thāi », et la musique, ou désormais les « podcasts » d'émissions intéressantes suggérées par Clément, résonnent à nouveau dans nos oreilles pour faire défiler les kilomètres.

Nous reprenons notre courage à deux mains le second soir pour renouer avec l'hébergement chez l'habitant, et, avec surprise, la réponse est positive dès la première demande, même il s'agit simplement de poser notre tente sous le préau d'une maison non habitée. Pas vraiment de quoi parler

de vraie rencontre dans la soirée, d'autant que les plats industriels réchauffés sous vide qu'on nous apporte (on ne savait même pas que ça existait en Asie) ne sont pas partagés avec nos hôtes. Mais quand même, on prend soin de nous ! La salle de bain crasseuse de la maison délabrée nous fait aussi découvrir que l'eau courante vient parfois simplement d'énormes jarres dans lesquelles est récupérée l'eau pluviale avant d'être redistribuée au moyen d'une pompe... et que, lorsqu'il n'a pas plu suffisamment, on se retrouve toute nue et pleine de savon, bien embêtée pour se rincer...





Mais si la soirée est un peu décevante, le réveil est plus agréable. La grand-mère qui nous a accueillis vient nous retrouver avec son petit-fils dans les bras et nous propose avec chaleur de l'accompagner au café voisin, tenu par son gendre. Nous découvrons, épatés, qu'elle a parfaitement retenu nos prénoms, preuve de son attention à nous – particulièrement impressionnant pour moi qui n'ai aucune mémoire physiognomiste (alors un prénom en langue étrangère !) – et partageons un agréable petit-déjeuner de smoothies et d'un genre de tropsziennes locales faites maison...



De quoi reprendre la route le soleil au cœur ! Soleil qui tape d'ailleurs déjà fort au-dessus de nos têtes. Dépassés les premiers kilomètres, il achève de nous satisfaire en illuminant une route à l'opposé de

celle de la veille : si nous perdons notre vitesse dans le dénivelé qui commence à se faire sentir, la chaussée toute neuve sur laquelle nous sommes pourtant seuls à rouler est désormais entourée de paysages plus jolis. Les forêts reprennent le dessus sur les villages, les bananiers s'aventurent jusqu'en bord de route, et de grands arbres feuillus s'arquent parfois au-dessus de nous pour nous faire de l'ombre...

Au fil des kilomètres, ce contraste continue de s'accroître... euh... doucement quand même, là, ils abusent ! Les pentes sont désormais à 15% de manière que l'effort et la bataille avec les moucheron attirés par notre sueur et vivifiés par les averses intermittentes ne nous laissent plus

vraiment le loisir de profiter des paysages. Nous roulons pourtant sur une magnifique crête, dont les coteaux doux se couvrent de plus en plus de plants de fraises et de parterres de fleurs en petits pots prêts à être repiqués. Étrange de voir cela ici, avec ces couleurs jaunes, rouges ou orangées qui se détachent sur fond de montagnes. D'autant que comme souvent dans ces régions, quand un village a sa spécialité... c'est tout le monde qui l'exploite ! Alors les stands de vente de fraises aux décors un peu kitsch se succèdent tous les dix mètres et les pépinières s'étendent sur des kilomètres, chacun vendant la même chose que son voisin, nous plongeant dans un chapelet d'odeurs et de couleurs enivrantes. On pourrait croire qu'un micro-climat tempéré leur permet d'approvisionner tout le pays de ces raretés qui brûleraient au soleil du Sud, expliquant leur densité, mais le gigantesque thermomètre qui indique fièrement 38° à 17h nous met un petit doute...







En tout cas, nous sommes encore dégoulinants quand nous nous arrêtons dans un petit restau pour une soupe précoce à 17h30 - qui compense le frugal déjeuner biscuits-mangue du midi. Mais cela n'empêche pas la famille voisine de nous proposer spontanément de loger chez elle quand elle voit que la restauratrice à qui nous demandons l'hospitalité nous oriente plutôt vers le temple. Au début, nous sommes un peu surpris et mal à l'aise de cet enthousiasme incroyable (va-t-elle nous demander quelque chose en retour ?), d'autant que notre hôte se précipite pour débarrasser la chambre de sa fille et mettre des draps propres pour nous accueillir royalement, mais au fil de nos échanges, nous nous détendons peu à peu... pour finalement vivre une belle rencontre de plus. « Nous sommes très heureux de pouvoir accueillir des étrangers et de vous rencontrer ». C'est bien réciproque !

Nous continuons de filer à travers les montagnes les deux jours suivants dans des paysages devenus magnifiques. La route reste bien vallonnée, mais quand elle a été tracée avec des pentes pas trop raides, ça ne nous empêche pas d'avaloir les kilomètres, boostés par le chant des oiseaux, l'ombre occasionnelle quand les arbres se penchent avec grâce au-dessus de la route, ou les descentes qui nous donnent de l'élan pour la montée suivante. Nous faisons quelques pauses pour grignoter des ananas en s'amusant d'un espèce de gros lézard qui essaie (plutôt bien) de se fondre dans le paysage, ou pour boire un lait de soja après une côte particulièrement ardue... et nous atteignons finalement Pétaouchnok (euh, pardon « Phitsanulok ») avec une journée d'avance. Nous y sommes accueillis par Mark, un anglais qui vit en Thaïlande depuis 14 ans, avec sa femme thaï et leur fille. Il y tient une petite auberge de jeunesse où il accueille gratuitement les cyclo-voyageurs. Des produits plein la cuisine, une maison qui ressemble plus à une grande coloc', et une « boîte à don » où chacun met ce qui lui paraît juste en fonction de ce qu'il consomme... Nous passons deux jours dans cette ambiance communautaire avant d'y laisser notre vélo pour rejoindre David et Clémentine à Chiang-Mai dans le Nord du pays, pour quatre jours de vacances...



Le train est encore plus basique que ce que j'ai pu connaître en Inde : des wagons épurés, des portes et fenêtres grandes ouvertes sur les rails, des sièges en plastique moulé, et des poignées pour se tenir debout dans le couloir... En fait, on dirait plus un vieux métro, bizarrement peu adapté pour des voyages au long court. Mais bon, quand on paye 2€ par personne, on ne peut pas vraiment se plaindre d'être brinqueballés dans tous les sens par la vieille locomotive diesel pendant les 7h de trajet.

Et c'est donc parfaitement frais que nous rejoignons David et Clémentine (encore plus frais avec leur décalage horaire et une nuit écourtée) dans la seconde ville du pays où nous déambulons dans les



marchés, testons de nouvelles spécialités (enfin, des compagnons pour goûter les fameuses larves et autres insectes !), et partageons nos vies jusque tard dans la nuit... Quelle étrangeté de voir débarquer ces deux énergumènes de notre « précédente vie » au milieu de ce voyage loin de nos familles et amis ! Et quel plaisir ! Alors, on échange des nouvelles de chacun, ils nous parlent de France, et nous leur faisons découvrir ce qui est devenu peu à peu notre nouvelle vie, notre continent avec ses habitudes et ses coutumes...

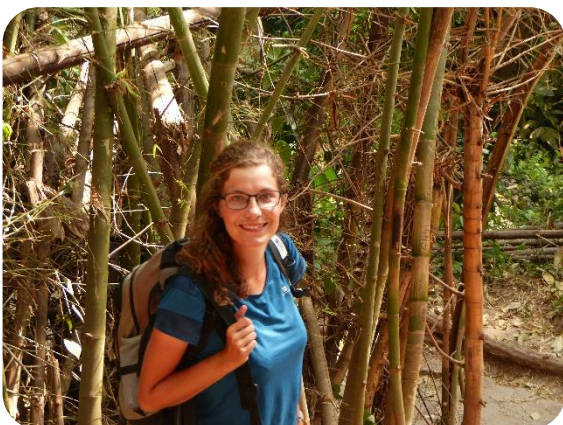


Les trois jours suivants, nous profitons pleinement d'être ensemble. Nous filons en scooter – trop facile, même pas besoin de pédaler ! – vers le Nord, prenant le temps de nous arrêter ici boire un thé sur la petite place d'un village au milieu des gens qui vendent beignets de bananes ou légumes, là au bord d'un barrage dont le gigantesque lac s'enfonce entre des petites montagnes aux pics acérés. « Jolis, mais je m'attendais à plus typique » nous confie David. « J'ai l'impression qu'on pourrait voir ce même paysage dans les Vosges ou les Alpes ».

En effet, la Thaïlande est finalement loin d'être un pays peu développé comme on le fantasme parfois vu d'Occident. Nous avons été choqués par le contraste en

revenant du Laos, et, Yves nous l'a partagé également, « c'est le pays qui ressemble le plus à ce qu'on connaît en Europe, ce qui permet une adaptation facile ». Mais du coup, un peu moins dépaysant pour qui cherche l'aventure... Encore que... ça dépend quand même des coins ! Car quand le soir, nous nous enfonçons dans les rues d'un village minuscule à la recherche d'une guesthouse, les repères européens s'éloignent un peu. Quand nous questionnons un café, faute de trouver par nous-mêmes, tout le village est mobilisé en moins de deux minutes, chacun donnant son avis sur la meilleure option à privilégier, ou demandant à son voisin s'il peut nous héberger. Finalement, on nous conduit à un petit complexe qui semble encore en installation, constitué de quatre petites maisonnettes indépendantes. Et quand on négocie le prix, on discute en même temps l'heure de coupure de l'électricité. Car le générateur qui permet de l'amener ici ne tournera ce soir que pour nous...

Trouver un repas à 20h30, alors que les gens d'ici mangent généralement vers 18h, n'est pas plus simple. Toutes les cantines sont fermées et nous tournons pendant près d'une demi-heure, sentant peu à peu venir le « repas-biscuits » dont j'ai la mauvaise réputation auprès de David (sans doute due à quelques souvenirs indélébiles d'Amérique du Sud...). Heureusement, au moment où, résignés, nous retournons à un petit commerce où nous avons repéré lesdits biscuits, la famille qui le tient est en train de diner... et nous propose de nous attabler. Les fatidiques gâteaux se retrouvent donc



remplacés au pied levé par un vrai festin où nos hôtes nous cajolent. Une bonne manière de partager à David et Clémentine notre quotidien plein de surprises !

Notre périple en moto nous conduit aussi à d'autres marchés, des grottes aux merveilles étincelantes des bouddhas qui y sont disposés, et à de jolies chutes d'eau, aménagées de manières amusantes avec des cordes et un polissage de l'espère de pierre-ponce qui compose le fond, pour en simplifier l'escalade. Puis, après de longues hésitations, nous prenons la direction



d'un parc d'éléphants. D'un point de vue éthique, je ne sais toujours pas quoi en penser. Nous avons lu et entendu tout et son contraire à ce sujet, les uns arguant le scandale d'avoir ainsi des animaux loin de leur vie sauvage, les autres défendant que ces « centres de conservation » et autres « éco-parcs » sont le meilleur moyen d'offrir une alternative à l'exploitation forestière des éléphants tout en évitant le braconnage et en permettant la survie de l'espèce. Sommes-nous fous d'en arriver à ce genre d'alternatives ? Ou la domestication d'un éléphant n'est-elle pas plus malsaine que celle d'un cheval à laquelle nous serions juste davantage habitués ?... On pourrait débattre des heures sur ces questions (et d'ailleurs, je l'ai fait tout seul dans ma p'tite tête...) sans jamais réussir à y apporter de réponse claire.

Bref, à défaut d'être très moteurs dans un sens ou dans l'autre, on suit David et Clém enthousiastes, avec toutes nos questions derrière nous. Et même si on est un peu nombreux et dans une visite clairement huilée pour les touristes, le fait de côtoyer ces animaux mythiques de si près à quelque chose d'extraordinaire... Le lien entre l'éléphanteau et sa mère, leur intelligence qu'on voit briller quand ils débusquent du bout de la trompe dans nos paniers les cannes à sucre en laissant de côté les bananes pas mures, ou encore le ventre difforme de la mère enceinte de 22 mois nous impressionnent et laissent, quoiqu'en pensent nos scrupules, des étoiles dans les yeux...



Le retour à Chiang-Mai est plus compliqué. Voilà plusieurs semaines que Lucie est embêtée avec des plaies et autres boutons apparemment dus à un staphylocoque doré, et cette fois, l'un d'eux semble s'être infecté. Il grossit presque à vue d'œil, et, ces derniers jours, Lucie a de plus en plus de mal à tenir assise sans douleurs. Bêtement, ce n'est pourtant que lorsqu'il devient clair qu'elle ne peut plus faire une journée de plus sur un siège, que nous arrêtons de tergiverser et filons à l'hôpital. Le verdict est sans appel : il faut opérer l'abcès avant qu'il n'empire.

C'est bien la première fois (excepté dans des conditions particulières dans un mouvoir Indien) que j'assiste à une opération chirurgicale. Impressionnant la précision avec laquelle le médecin découpe une fine tranche de... Euh, désolé, non, vous ne voulez peut-être pas tous les détails !



Bref, dans la seconde ville de Thaïlande, nous avons la chance de trouver un hôpital de qualité et, si l'opération est douloureuse pour Lucie, nous en sommes plutôt satisfaits. Sauf que... le chirurgien nous indique que nous devons rester au moins une semaine sur place pour des changements de pansements quotidiens et que nous pouvons faire une croix sur la reprise du vélo avant une quinzaine de jours. Outch, c'est un coup dur pour notre moral ! Heureusement, nous avons de l'avance sur notre itinéraire, ce qui nous évite cette pression supplémentaire, mais, Lucie pouvant à peine s'asseoir et pas plus marcher, nous appréhendons un peu de trainer entre une chambre d'hôtel et l'hôpital... et Lucie appréhende encore davantage les rencontres quotidiennes avec les infirmiers après que celui du second jour lui ait changé ses mèches avec brutalité sans aucune considération de la douleur. D'ailleurs, on constate que globalement, si en France on a peut-être tendance à l'excès inverse, ici, l'utilisation d'antalgiques ou de précautions pour limiter la souffrance n'est pas vraiment prioritaire.

Heureusement, nous trouvons des soignants plus à l'écoute que d'autres... avec juste l'inconvénient qu'il s'agit d'un nouveau chaque jour. Il faut dire que les équipes sont conséquentes, et que sur ce point-là aussi, nous sommes loin de la situation habituelle française. Moins de 10 minutes d'attente à chaque fois, une logistique impeccable avec un accueil aux petits soins par des infirmières qui ressemblent davantage à des hôtesse de l'air, un chirurgien qui prend le temps de visiter les différents patients pendant que nous attendons la traductrice française gratuitement disponible que nous nous offrons le luxe de demander, et un circuit accueil-soins-pharmacie-paiement bien huilé.



Les premiers jours s'étirent un peu en longueur, mais peu à peu, nous trouvons des petites activités. Le petit hôtel tenu d'une main de maître par Nuy, maman adoptive de tous ses clients et commerçante jusqu'au bout des ongles avec ses innombrables arrangements, nous permet de changer de chambre en fonction de l'amélioration de Lucie tout en profitant à des prix toujours imbattables d'une moto, des lessives et des repas qu'elle concocte avec merveille (« allez, tu nous fais tout inclus, on est là pour 10 jours ! »). Il nous offre aussi de belles rencontres lorsque la fraîcheur rassemble chacun autour des currys et autres délices dont Nuy a le secret. On partage nos anecdotes de voyage et on échange les bons plans, on se raconte nos souvenirs et on confronte nos impressions... Un autre couple de notre âge, des bandes de potes ou des gens qui se sont croisés dans un bus et ont décidé de continuer ensemble, et surtout deux couples d'une soixantaine d'années avec qui nous avons plaisir à partager nos journées. Avec leur façon routarde de voyager librement, leurs manières sans tabou de nous partager leur vie, et leur style de vie simple, nous nous sentons rapidement proches d'eux et avons plaisir à les retrouver quotidiennement. Puis, au fil du rétablissement, nos pas – ou notre moto – nous mènent à de petites balades dans un joli parc, une après-midi de mini-golf ou – l'idéal de ce qu'on pouvait trouver – un bar à jeu tout neuf tenu par un couple adorable où nous passons de longues heures acharnées !



Malgré tout, après quelques jours, l'absence de vélo et l'impression d'être bloqués à Chiang-Mai par l'hôpital, impuissants à faire avancer les choses, et sans beaucoup d'énergie pour visiter ou travailler,



démotivés par les contraintes, deviennent dures à supporter. Me dire que c'est pour la santé de Lucie m'apporte la patience nécessaire, mais au fond de moi, il est clair que je bous de repasser à l'action. Et finalement, rejoindre Phitsanulok et retrouver notre cher Pino ne m'apaise pas beaucoup. Au contraire, la reprise du vélo est à portée de main, le confort moindre, nous poussant à ne pas rester dans ce dortoir où le changement de pansements que je fais désormais moi-même est plus délicat, et la frustration en est d'autant plus grande. Lucie est maintenant en forme, en dehors du fait qu'elle ne peut pas rester durablement assise, et cela fait plusieurs jours que me démange l'idée d'aller seul à vélo jusqu'à Mae-Sot, notre étape suivante à la frontière burmese, où nous pourrions nous rejoindre, elle faisant le trajet en bus. Mais le sujet est difficile à aborder concrètement ensemble, nos personnalités différentes rendant difficile la compréhension des besoins et du point de vue de l'autre, à moins que ce ne soit plutôt la façon de les exprimer qui pêche... et la discussion finit rapidement en dispute...

C'est finalement en bus que nous prenons la route le lendemain. Alors que nous pensions devoir faire du stop faute de trouver le moyen d'embarquer le vélo avec nous dans le bus, nous sommes agréablement surpris de voir passer rapidement un vieux car qui s'arrête quand nous lui faisons signe. Un espace est dégagé à l'arrière, et notre vélo y trouve facilement sa place. Il est 14h quand, après 3h de trajet, nous rejoignons la capitale provinciale de Tak. Une chaîne de montagne et 85 km nous séparent encore de Mae Sot... et rejoindre la ville est cette fois plus compliqué que prévu. Les mini-van qui font l'essentiel des trajets refusent catégoriquement de fixer notre vélo sur le toit, et nous renvoient vers les gros car touristiques... qui eux prétextent n'avoir plus de place en soute. De notre côté, nous avons une claire préférence pour les mini-vans, plus simples, moins coûteux, et où notre vélo serait à l'aise sur les grilles du toit au lieu d'être plié dans tous les sens et écrasé dans une soute. Mais le vendeur de tickets de la gare routière refuse catégoriquement de nous en vendre et nous renvoie systématiquement vers le prochain bus touristique, qui part deux heures plus tard... Après un nouvel échec auprès dudit bus, le chef de gare fait enfin l'intercession, et nous obtenons nos billets, mais pas vraiment prioritaires. Nous regardons encore partir deux bus sans nous, avant d'avoir le droit de nous entasser dans celui qui nous mènera à destination. Après 3h30 d'attente, nous voilà partis pour 2 nouvelles heures de bus... et je suis tassé entre deux fauteuils, assis sur nos bagages. Vivement qu'on reprenne le vélo !

A Mae Sot, nous rejoignons donc, de nuit, la « Sympathy Boarding House » où nous devons rencontrer une filleule. Et quelle surprise, lorsque Heithoo, la responsable, vient à notre rencontre, d'être conduits dans la salle à manger... où la cinquantaine d'étudiants nous accueille avec enthousiasme en chantant. Nous restons quatre jours dans ce foyer, soutenu par Enfants du Mékong, qui accueille des jeunes

Karens, seconde minorité ethnique de Birmanie, depuis longtemps persécutée dans son pays. L'ambiance entre les jeunes est excellente, joyeuse, et on sent une vraie prise de responsabilités de chacun dans l'organisation des tâches essentiellement autogérées par les jeunes en bonne harmonie, entre la cuisine, la vaisselle, les lessives, le ménage, etc.



Lorsque nous proposons à quelques jeunes de les accompagner le lendemain à la messe d'un courant protestant inconnu, la nouvelle se répand à toute vitesse dans le foyer. Nous n'imaginions pas un tel effet, mais il semble que cela les touche

profondément. Et nous voilà à embarquer comme du bétail à 50 à l'arrière d'un camion où les bancs simplement posés menacent de basculer à chaque heurt de la route. Bon, deux heures de célébration sans comprendre un mot, c'est toujours un peu long, mais les chants par petits groupes devant le pupitre où le mari d'Heithoo anime la prière, prend pour moi presque une allure de spectacle, et je dois me retenir d'applaudir à la fin de chaque prestation.

Quand le camion repart et s'arrête devant une maison où on nous sert un véritable repas de fête à 15h, nous sommes de plus en plus perdus. De ce que l'on comprend, il s'agit de l'anniversaire de l'un



des enfants du propriétaire, mais impossible de savoir à quel titre on y participe. Mais peu importe, l'essentiel est que cela nous permet de tisser de premiers liens avec les jeunes, de partager avec plaisir un peu de leur quotidien, et d'avoir au retour quelques riches échanges où certains commencent à nous livrer un peu de leur vie avec confiance.

Au fil des jours, nous découvrons l'école où vont les jeunes du foyer et en apprenons un peu plus sur leur histoire. En guérilla contre le gouvernement birman depuis leur indépendance de l'Empire des Indes britanniques en 1937, les Karens réclament depuis 80 ans la création d'un état autonome. Et si les tensions semblent aujourd'hui un peu apaisées depuis la fin de la dictature en 2011, l'affirmation de leur identité propre reste forte et la guérilla continue dans certaines régions, ce qui a conduit à d'importants déplacements de population et à la création de nombreux camps de réfugiés à la frontière thaïlandaise.

Selon Heithoo, les jeunes qui vivent ici sont là pour trois raisons distinctes : pas d'accès à l'école au-delà du CE2 dans leur village et coût trop important des écoles birmanes des villes ; difficultés familiales et souvent divorces, ou familles trop nombreuses ; zone de combat avec une instabilité permanente. Quoi qu'il en soit, même sans papier et avec simplement une présence tolérée par la Thaïlande tant qu'ils ne quittent pas la province de Mae-Sot, leur installation ici leur apporte un peu de stabilité nécessaire pour les études. Cela nous ramène forcément à la situation des migrants en France et à l'accueil de ces personnes prêtes à vivre dans des conditions impossibles pour fuir des situations encore plus terribles... Prend-on vraiment en compte leurs histoires personnelles dans les chiffres qu'on nous brandit pour dire qu'il y en a trop, et dans la haine de l'autre qu'on alimente par des discours démagogues ?



Les moments partagés avec les jeunes sont riches, avec de belles soirées de chants autour d'une guitare, l'initiation au tissage pour Lucie, ou encore un atelier coiffure entre filles, en se racontant nos vies avec ceux qui parlent un peu anglais.

Mais rapidement, je me sens mal à l'aise dans le rapport inégal que nous avons avec eux. Des « bonnes manières » pour exprimer le respect semblent leur être inculquées sans modération, et parfois même rabâchées par les donateurs, comme ces Coréens que nous voyons faire un discours en insistant sur l'importance d'être « une bonne personne », et cela en devient excessif : En tant qu'invités, nous n'avons pas le droit de participer aux tâches quotidiennes, ni même de débarrasser notre assiette après le repas. Tout le monde est aux petits soins pour nous, anticipant chacun de nos potentiels besoins. Au point qu'on nous apporte nos chaussures quand on sort, des bouteilles d'eau fraîches quand on se lève, et que nous devons manger sur une table à l'écart où on nous apporte un repas spécifique, a priori plus élaboré que le leur. J'ai horreur de ça ! Je peux comprendre que culturellement, on souhaite honorer les invités, etc... mais cela m'empêche d'avoir une relation authentique d'égal à égal. Pire, sans doute pour ne pas nous déranger, on nous laisse « libres » dans notre chambre sans

vraiment nous inclure dans la vie du centre, et il est difficile pour moi de m'intégrer sans trop savoir comment, à quel moment ou pour quelle occasion. Lorsque nous sortons de notre chambre, nous trouvons chacun occupé à ses activités et avons du mal à y prendre part, au point que peu à peu, nous restons davantage enfermés et perdons le sens de pourquoi nous sommes là... J'ai l'impression de retrouver mon malaise du Nicaragua où je sentais quelque chose de riche dans l'association dans laquelle j'étais mais où je ne trouvais pas les portes d'entrée pour y prendre ma place...



De son côté, Lucie, à peine remise de son opération, enchaîne avec un nouvel épisode de turista, et nous choisissons finalement de prendre une chambre dans un hôtel voisin pour notre dernière nuit thaïlandaise avant de reprendre enfin la route ! Mais quand nous annonçons notre décision à Heithoo le mercredi matin, un peu peinés de ne pouvoir dire au-revoir aux jeunes déjà partis à l'école, nous sommes loin d'imaginer sa

réaction : 2h plus tard, alors que nous bouclons nos derniers bagages, deux jeunes filles viennent nous chercher et nous conduisent par la main jusqu'à la grande salle. Tous les enfants sont là, rentrés de manière anticipée de l'école pour nous saluer. Et quel salut ! On nous fait asseoir sur un banc, face à tout le monde assis par terre en rangs précis, on chante des mélodies magnifiques en notre honneur, on prend un temps de prière commune avec des interventions de 5 jeunes différents pour nous remercier et nous souhaiter bonne route, puis deux adolescents nous amènent des tenues traditionnelles semblables aux leurs qu'ils ont tissées eux-mêmes et qu'ils nous enfilent par-dessus la tête. Whaou ! Mais ce n'est pas fini, et soudainement, tout le monde se lève pour venir à tour de rôle nous serrer la main, nous dire un petit mot gentil, et nous offrir un dessin, tous plus travaillés les uns que les autres, subtilement colorés ou accompagnés d'une phrase d'évangile en résonance avec notre voyage... Outch ! Les poignées de main s'enchaînent, les dessins s'empilent dans nos bras comme autant de marques de gratitude alors que nous sommes gênés de n'avoir pas su partager davantage avec chacun, les sourires, les yeux brillants et ce lien invisible si fort... On sent



l'émotion monter, on se dit qu'on ne veut pas quitter cette si belle communauté... et on leur offre tout ce qu'on peut (même si ça semble bien peu) : un sourire, quelques mots... en espérant qu'ils lisent dans nos yeux toute notre reconnaissance...

Lorsque nous franchissons la frontière le lendemain, mes pensées sont encore tournées vers ces jeunes qui nous ont tant accueillis et donné. Ils s'étonnaient que nous puissions ainsi aller « partout » avec notre passeport français...





Notre première journée birmane est difficile. La fatigue pèse autant que le soleil brûlant, accentuée par l'inconfort de ses plaies pas encore tout à fait cicatrisées pour Lucie, et pour moi par l'agacement de voir ma femme ainsi embêtée sans cesse, et ayant de plus en plus de mal à supporter ses plaintes, impuissant à les résoudre... Nous subissons le dénivelé, la poussière de la route défoncée et les gaz d'échappement que les camions nous crachent au visage, avec une mauvaise humeur qui

transpire de plus en plus dans nos échanges. Pourtant, les paysages qui se dévoilent à nous peu à peu recèlent une réelle beauté. La terre sablonneuse qui s'élance vers les montagnes autour de nous semble déjà cruellement souffrir du manque d'eau de la saison sèche. Mais cela ne lui ôte rien du charme sauvage que nous avons apprécié au Nord du Laos, au contraire. Les arbres de bord de route, avec leurs troncs noueux de lianes enlacées et leurs feuilles rougies par la poussière, semblent avoir déjà affronté les siècles, tandis que les vaches et troupeaux de chèvres perdues au milieu de vastes étendues abandonnées à la nature où nous avons du mal à imaginer ce qu'elles trouvent à manger se détachent sur fond de montagnes ou de plantes folles jaunies par le soleil... Malgré mon esprit sombre, je me dis que ce pays va me plaire !



C'est non sans soulagement que nous trouvons refuge le soir dans une petite auberge « moins confortable qu'une tente » selon Lucie, mais qui nous permet au moins de prendre une douche et de faire une lessive. Malheureusement, il va falloir s'y faire puisque dans ce pays, l'hébergement chez l'habitant comme le camping sauvage est interdit... Mais ça ne va pas nous empêcher d'aller à la rencontre des gens. Nous avons la chance de commencer dès ce soir, puisque Su Su, inscrite sur Warmshower, nous accueille dans sa petite maison de bois. Si elle ne peut pas nous inviter à dormir, recevoir à manger n'est tout de même pas prohibé, et on la sent heureuse de nous faire découvrir un peu de son pays, quelques plats délicieux, nos premiers rudiments de sa langue,... et surtout de nous raconter toutes ses anecdotes d'accueil d'autres cyclistes !

En effet, il semble que la petite maison sur pilotis soit un passage obligé pour tous les voyageurs à vélo qui passent de Thaïlande au Myanmar et vice-versa, et, si elle-même ne pédale pas, elle garde précieusement dans une véritable boîte à trésors les photos, cartes postales et autres souvenirs collectés au fil des rencontres... Imaginez notre surprise, quand, dans cette fameuse boîte nous découvrons... une photo d'une amie d'enfance de Lucie ! Eh oui, elle-aussi est passée par ici il y a quelques années, et, si elle voyageait pourtant à pied, elle semble aussi avoir été séduite par l'enthousiasme et la gentillesse de notre hôte.



Si, emballés par la soirée, nous n'arrivons pas à nous coucher aussi tôt que nous l'aurions aimé pour attaquer les prochains jours, la richesse de cette première rencontre nous donne d'autant plus envie d'aller de l'avant et de découvrir ce pays qui s'annonce bien accueillant. Nous sommes presque prêts pour attaquer les 1500km à venir... reste à profiter du petit-déj de demain une nouvelle fois en compagnie de Su Su et du temps de partage prévu avec ses jeunes élèves d'anglais pour nous gonfler à bloc !